Les amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable

Texte : Hervé Le Tellier

Adaptation :
Frédéric Cherboeuf
et Etienne Coquereau

Mise en scène :
Frédéric Cherboeuf

Avec :
Isabelle Cagnat
Etienne Coquereau

ADAPTATION ET CHOIX

Hervé Le Tellier écrit « Les amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable »

Frédéric Cherboeuf et Etienne Coquereau le lisent, s'enthousiasment, rêvent et commencent une adaptation.

La sélection des fragments est délicate puisqu'il faut faire le deuil de 800 pensées que l'on élimine. Elle est dictée par une élection affective : ils gardent les pensées les plus drôles… les plus métaphysiques… les plus bêtes aussi…

Puis au fur et à mesure, se confirme le désir de privilégier les pensées qui incluent la «Partenaire féminine» de l'auteur, donc dans lesquelles il est question d'histoire(s) d'amour(s). Ainsi, se dessine une histoire à deux et non plus un monologue. Une histoire entre un homme et une femme.

Ils pourraient se trouver dans une salle de bain, lieu intime propice à la confidence… ou peut-être même dans une baignoire…

Dormir. Fumer. Eteindre sa cigarette et apprécier le « pschitt » du bout incandescent plongé. Mourir. Rêver. Pisser. Se laver les dents (peut-être le faire avant de pisser). Manger. Lire à haute voix. Regarder le plafond. Ecouter la radio. Boire du vin blanc. Faire des coiffures punk avec la mousse du shampoing. S'engueuler. Cracher. Se demander pardon. Pleurer. Se pardonner. Faire un enfant. Apprendre à nager. Chanter. Péter. Rire. Vieillir. Lire à voix haute Les amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable de Hervé Le Tellier. Remettre les pendules à l'heure. Prévoir de partir à Lisbonne aux prochaines vacances. Chercher la meilleure solution pour résoudre un problème de bonde fuyante. Imiter des slogans publicitaires. Faire un vœu. Faire un aveu. Se couper les ongles. Avoir froid. Faire un concours d'apnée. Se coincer le dos. Se brûler en voulant se réchauffer. Parler sous l'eau et essayer de se faire comprendre. Appeler un taxi. Rejouer Psychose version bain. Etc…

Les amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable

L'HISTOIRE...

Le début :

Une femme dit :
« A quoi tu penses ? »

Un homme répond :
« Je pense à toi »

La femme
« A quoi tu penses ? »

L'homme :
« Je pense qu'on a bien le droit de penser
que Godot aurait mieux fait de se presser »

La femme :
« A quoi tu penses ? »

L'homme :
« Je pense que si je te dis que sous cet angle
tu es incroyablement belle, tu vas te vexer.
Ça y est, tu as bougé.

La femme :
« A quoi tu penses ? »

L'homme :
« Je pense à toi et moi. »

Des chansons d'amour rythment le dialogue

Car le texte a lui aussi ses refrains et ses couplets. Elles accompagnent ses méandres sa drôlerie, ses images d'Epinal aussi, sa mélancolie surtout.

«ET MOI ET MOI ET MOI»

Un homme parle.
Face à lui, une femme ne pose qu'une question, toujours la même, et répétée comme un refrain : ***« A quoi tu penses ? »***. L'homme dit « je », souvent « je », parfois « tu ». Soumis à un interrogatoire serré, gardé à vue, naviguant au jugé entre sincérité, mensonges, mégalomanie, peur de vieillir, fulgurances métaphysiques et blagues à deux balles, cet homme se répand, se vide au compte-gouttes.

«YOU CAN LEAVE YOUR HAT ON»

Car on peut lire ce texte comme on assiste à un strip-tease, avec la même excitation gênée. Nous dirons : un effeuillage. L'arbre d'automne perd ses feuilles, l'homme de l'homme perd ses cheveux. Chaque pensée s'envole puis se pose sur le sol. C'est une perte et un don.

«ÂME TE SOUVIENT-IL ?»

Il y a évidemment la contrainte oulipienne, hommage au *« Maître »* Perec et à son *« Je me souviens »*. Même processus systématique, même jubilation formelle. Et comme dans *« Je me souviens »*, la vie advient quand, de la contrainte, émerge le roman et la biographie : un portrait se dessine, coloré par les obsessions d'un moi qui se couche sur un divan de mots.

«FEMME(S) JE VOUS AIME»

Se coucher, oui, mais pas seul.
Récurrence de présence(s) féminine(s) dans lesquelles on reconnaît les figures de l'épouse, de l'amante, de l'inconnue qui vous fait changer de trottoir parce qu'il n'est pas possible de passer à côté du possible.

«ON AVANCE, ON AVANCE, ON AVANCE…»

« Je pense que l'idée que le sommeil ressemble à la mort m'empêche souvent de dormir, mais ne m'empêchera pas de mourir ».
Le temps passe sur le visage de cet homme qui comprend qu'il a été « beau gosse » le jour où il s'aperçoit qu'il est « devenu moche ».
Une obsession universelle qui, chez le narrateur, passe par la pudeur et le ricanement face au naufrage. « Je pense que je suis le seul à penser que j'ai encore des cheveux ».

«LES YEUX REVOLVER»

La femme, bien qu'idéalisée, sera avec nous, bien réelle. Femme boomerang ou réplique idéale, elle lance et relance sans lassitude la rengaine : *« A quoi tu penses ? »*. Inquisitrice, elle n'a que quatre mots à son vocabulaire, quatre mots pour une ébauche de portrait, quatre mots peut-être pour décider si oui ou non cette histoire en vaut la peine.

«DUEL AU SOLEIL»

Scène(s) de la vie conjugale… Le film de Bergman comme référence et terrain de jeu.
Pour sa folle rigueur formelle : un face à face et rien d'autre.
Pour sa radicalité : un seul thème, l'Amour.
Pour être resté sans vieillir (lui) si haut dans nos panthéons intimes et collectifs.
Pour, enfin, avoir donné à Woody Allen l'envie de filmer Annie Hall (qui sera aussi notre joyeux référent).

Frédéric CHERBOEUF

Les amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable

GÉNÈSE

J'ai commencé cette liste de pensées en 1995, pour l'émission de Bertrand Jérôme sur France-Culture, « les Papous dans la tête ». Avec l'écrivain Vassilis Alexakis, nous avions écrit plus de trente réponses à cette question de tous les jours : « A quoi tu penses ? »

Il y a dans la liste, dans le fragment, une dimension obsessionnelle. Joe Brainard, avec son I remember, en a fait la démonstration. Georges Perec a montré combien on pouvait s'approprier une démarche sans rien plagier. De mon côté, pris par le jeu, chez moi, pour moi, j'ai fini par inventer un millier de « pensées ». En 1998, j'ai publié au Castor Astral Les Amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable. Le titre rendait au Je me souviens de Perec, publié vingt ans plus tôt, un hommage discret. C'était aussi une façon de dresser, à un moment donné de ma vie, une sorte d'autoportrait fait de mille instantanés.

Le livre a connu sa vie propre, fut traduit en plusieurs langues. Achilleas Kiriakidis, excellent traducteur grec, m'a fait remarquer qu'on perdait « perdre tout sel et tout sens » en passant dans sa langue et son alphabet la phrase « Je pense que les Q majuscules ont une petite queue, alors que les petits q en ont une grande ». Ian Monk, de l'Oulipo et traducteur anglais, rencontrait les plus grandes difficultés avec « Je pense qu'heureusement, il n'y a qu'Orly et Le Bourget pour être des marques de collants. Tu te vois, toi, porter des Charles de Gaulle », puisqu'aucun sous-vêtement ne s'appelle Kennedy... D'ailleurs, le titre a dû changer, lui aussi : en Grèce, ce livre s'appelle Tous les champignons sont comestibles, certains une fois seulement.

J'ai dû écrire près de cent cinquante nouvelles pensées. Autant ont disparu du texte initial. Certaines n'avaient d'ailleurs plus cours. Je ne pouvais plus écrire : « Je pense que je ne tente jamais, dans un roman, de raconter une scène de sexe, peut-être parce que je n'ai jamais été satisfait de scènes de sexe que j'ai lues », depuis que j'ai écrit La Chapelle Sextine. D'autres pensées ont disparu car je ne pense plus (ou moins) aujourd'hui ce que je pensais hier. C'est un aveu. J'ai changé, ou vieilli, diront certains. C'est la vie.

Si l'on voulait lire intégralement ces mille pensées, il y en aurait pour près de huit heures. C'est pourquoi, quand Etienne Coquereau et Frédéric Cherbœuf ont voulu faire de ce livre un moment de théâtre, il a fallu faire un choix. Il co-existe au sein de ce texte plusieurs fils, intimement tressés. Ils en ont décelé un, ils l'ont tiré avec délicatesse et ils ont construit une histoire nouvelle, une histoire d'amour entre un homme et une femme. La mise en scène de Frédéric, subtile et mobile, nous déplace en un lieu si évident que je n'y avais moi-même jamais pensé. Isabelle Cagnat, incarne, elle, la femme, donc toutes les femmes. Avec grâce et bien peu de texte, elle crée un univers. Enfin, j'ai dit que Les Amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable était un autoportrait. Je suis heureux qu'Etienne soit mon double, puisqu'il est clair désormais que j'ai écrit, sans le savoir, ce texte pour lui. Il se pourrait que ce que je croyais être mon autoportrait soit, finalement, celui de bien des hommes. Tant pis. Et puis, non, tant mieux.

Hervé LE TELLIER

Frédéric CHERBOEUF (Mise en scène)

Simultanément à ses études de Lettres et de Philosophie, il intègre au début des années 90 **le Conservatoire d'Art Dramatique de Rouen**. Parallèlement, il fonde avec quelques amis une troupe de théâtre amateur, l'Arsenic-Théâtre. En 1993, il est admis à **l'école du Théâtre National de Strasbourg** où il rencontre notamment Jean-Marie Villégier qui lui offre ses premiers rôles. Dès la sortie de l'école, il joue sous la direction d'Adel Hakim (au Théâtre des Quartiers d'Ivry), de Stuart Seide et de Daniel Mesguich. A Paris ou en décentralisation, de Centres Dramatiques Nationaux en Scènes Nationales, de festivals en cartes blanches, il joue de nombreux rôles (Le Cid, Amphitryon, Dom Juan, Richard II, Roméo, Faust, Figaro, Sigismond, Pelléas, Héraclius...) et travaille aux côtés de metteurs en scène reconnus ou émergents : Catherine Delattres, Elisabeth Chailloux, Jacques Osinski, Gilles Bouillon, Alain Bézu, Olivier Werner, Guy-Pierre Couleau, Serge Tranvouez, Volodia Serre et plus récemment Bertrand Bossard, Philippe Baronnet ou encore Vincent Goethals grâce auquel il découvre le Théâtre du Peuple de Bussang. Il joue également au cinéma et à la télévision (avec Cédric Kahn, D. Granier Deferre, K. Biderman, G. Pirès, Benoit Jacquot).

Une collaboration fidèle avec Sophie Lecarpentier et *La Compagnie Eulalie* le conduit à créer à ses côtés de nombreux spectacles. «La plus haute des solitudes» d'après Tahar Ben Jelloun en 1998, «Les trois folles journées de Beaumarchais», «Le Fait d'habiter Bagnolet» de Vincent Delerm. En 2008 il écrit avec elle Too Much Fight, qu'elle mettra en scène la même année.

Auteur, il reçoit en 2012 le Prix d'Ecriture dramatique de la ville de Guérande pour «On ne me pissera pas éternellement sur la gueule», co-écrit avec Julie-Anne Roth. Ce texte recevra également les Encouragements du CNT en 2013. La même année, il créé sa première mise en scène, Les Amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable, d'Hervé Le Tellier et commence à enseigner (ESAD, Cours Florent et plus récemment Sciences Po). En 2014 il fonde la Compagnie *La Part de l'Ombre* dont il devient le directeur artistique et avec laquelle il monte «Marcel Duchamp» puis «L'Adversaire», d'après le texte d'Emmanuel Carrère, Tebas Land de Sergio Blanco, et plus récemment «OUI MAI».

Isabelle CAGNAT (Comédienne)

Formée au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, dans les classes de Georges WERLER, Catherine HIEGEL et Jacques LASSALE.

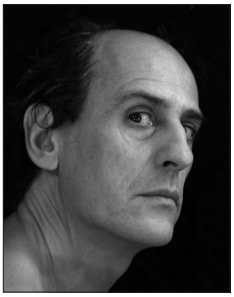
Elle travaille régulièrement au théâtre avec Elisabeth CHAILLOUX («Quai Ouest» B.M. Koltès), Serge TRANVOUEZ («Gauche Uppercut» J. Jouanneau, «Prométhée» R. Garcia, «P'tite Souillure» K. Kwahulé), Robert CANTERELLA («Samedi, dimanche, lundi» E.de Philippo, «Not to be or to be» d'après Shakespeare), Nils OHLUND («Le Véritable ami» Goldoni), Guy Pierre COULEAU («Low» D. Keene, «Amphitryon» G.P. Couleau).

En 2002, elle entame une collaboration régulière avec Adel HAKIM et le Théâtre de Quartiers d'Ivry où elle joue «Les Jumeaux Vénitiens» de Goldoni, «Ce soir on improvise» de Pirandello, «Mesure Pour Mesure» de Shakespeare, «Iq et Ox» de Jean-Claude Grumberg, et plus récemment «La Cagnotte» de Labiche.

Elle a récemment été l'assistante de Magali LERIS sur Roméo et Juliette de Shakespeare et d'Adel HAKIM.

Au cinéma, on a pu la voir dans «Le Code a changé» de Danièle THOMSON, «Notre univers impitoyable» de Léa FAZER et «Lucy» de Luc besson.

A la télévision «Deux flics sur les docs» de Edwin Bailly.



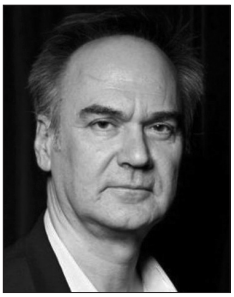
Etienne COQUEREAU (Comédien)

Il joue au théâtre avec Catherine DELATTRES («Maison de Poupée» de Ibsen, «Le paradis sur terre» de Tennessee Williams, «Le Cid» de Corneille et «Yvonne Princesse de Bourgogne» de Gombrovicz) ; avec Elisabeth CHAILLOUX («Pour un oui ou pour un non» de Nathalie Sarraute, «La vie est un songe» de Pedro Calderon de la Barca, «Hilda» de Marie N'Diaye et «l'Illusion Comique» de Corneille); avec Adel HAKIM («Le Parc» de Botho Strauss, «Les jumeaux Venitiens» de Goldoni, «Iq et Ox» de Jean-Claude Grumberg, «Ce soir on improvise» de Luigi Pirandello, «Mesure pour Mesure» de Shakespeare et «La Cagnotte» d'Eugéne Labiche).

Il joue également avec Michel BEZU («Mangeront-ils» de Victor Hugo et «Les Caprices de Marianne» de Musset), avec Alain BEZU («Vincent et l'ami des personnalités» de Musil et «La place Royale» de Corneille); avec Jean Marie VILLEGIER («Tartuffe» de Molière) ; avec Daniel MESGUISCH («Esther» de Racine), avec Maria ZACHENSKA («Le Babil des classes dangereuses» de Valére Novarina).

En 2006, il crée, avec le Quatuor Caliente Moi, Astor Piazzola, déjà mis en scène par Frédéric CHERBOEUF.

Cette saison on a pu le voir en tournée dans «L'Illusion Comique» de Corneille avec Elisabeth CHAILLOUX.



Hervé LE TELLIER (Texte)

Il a reçu en 2013 le prix de l'humour noir pour sa traduction (factice) des «Contes liquides» de Jaime Montestrela, un auteur portugais dont il a inventé l'œuvre et la biographie.

Son livre «Moi et François Mitterrand», récit d'une correspondance entre un personnage portant son nom et François Mitterrand, correspondance poursuivie avec les présidents de la République lui ayant succédé, a été porté au théâtre et interprété par Olivier Broche.

Il publie en 2017 un récit familial, «Toutes les familles heureuses», à la fois traversée de l'Histoire et galerie de portraits.

Son dernier roman, «L'Anomalie», publié aux Editions Gallimard, obtient le prix Goncourt le 30 novembre 2020.

Le Canard enchaîné
Journal satirique paraissant le mercredi

Les amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable

AVOIR également, ce jeu littéraire qui devient enjeu théâtral. Pour répondre à la banale question : « *A quoi tu penses ?* » (s'appropriant la démarche de Perec dans « Je me souviens »), Hervé Le Tellier a imaginé mille pensées. Mélange de futilités, d'interrogations métaphysiques, de blagues à deux balles, de moments de mélancolie – et c'est drôle ! Parmi les multiples fils entrecroisés de ce texte (dont l'intégrale durerait huit heures), Etienne Coquereau et Frédéric Cherbœuf ont choisi le plus coloré : l'histoire d'un homme et d'une femme.

Avec délicatesse, légèreté, poésie, la mise en scène de Frédéric Cherbœuf accumule les trouvailles. Le couple s'affronte dans une salle de bains... Et même, la plupart du temps, dans l'eau mousseuse de la baignoire. L'homme, soumis à cet interrogatoire serré, répond avec beaucoup d'esprit, se révèle plus ou moins conciliant, tendre, parfois agacé, souvent obsédé par un moi envahissant...

Etienne Coquereau – parfait de maîtrise, de finesse – incarne toutes les facettes de cette confession pudique. Les spectateurs ne cessent de glousser devant sa façon moqueuse, un brin désinvolte, de distiller ses trouvailles tout en jouant avec la mousse du bain.

Sa partenaire, Isabelle Cagnat, relance sur tous les tons son inlassable rengaine : « *A quoi tu penses ?* » De cette seule et unique réplique, elle dirige le jeu par sa vivacité, sa fantaisie, sa diversité. Epouse, amante, inconnue croisée par hasard, elle se montre constamment espiègle, insolente. Et joue avec un tel naturel que ses gestes les plus inattendus en deviennent émouvants.

Ce spectacle savoureux est ponctué de tubes sentimentaux... Dont le fameux « Femmes, je vous aime... », qui pourrait bien résumer le précieux credo de l'auteur.

J. V.

● Au Lucernaire, à Paris.

Telerama n° 3365

Télérama

THÉATRE

Les amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable

Hervé Le Tellier

Il y avait la litanie des « *Je me souviens* » inventée par Georges Perec. Toutes proportions gardées, l'auteur Hervé Le Tellier, également oulipien, ouvre une autre piste de liste, celle des « *A quoi tu penses ?* » adressée à un partenaire, amoureux ou pas. Parmi les mille pensées écrites par Hervé Le Tellier, le metteur en scène Frédéric Cherboeuf et son acolyte comédien Etienne Coquereau en ont retenu deux cents, autour du thème de la vie de couple.

Sur scène, on retrouve donc une femme et un homme plus âgé, qui viennent de faire l'amour. Ils sont dans une baignoire, avec de la vraie mousse et de l'eau qui les détrempe. La partition de l'actrice est invariablement la même : la fatidique question. On tire notre chapeau à Isabelle Cagnat qui sait la poser de mille manières et exister comme personnage à part entière, pas toujours dupe des obsessions drôles et -angoissées de son compagnon. Entre chansons sentimentales (Julien Clerc, Souchon, Bashung), ploufs dans l'eau et brossage de dents, les pensées s'égrènent, incongrues, rigolotes, narcissiques ou tristes-tendres. Nos préférées ? « *J'ai compris que j'étais beau gosse le jour où j'ai commencé à devenir moche* ». Ou encore : « *Je pense que le premier oiseau qui a quitté le sol à l'ère secondaire a dû franchement étonner ses voisins* »... Tout comme ce premier duo à se chicaner dans l'eau, sur une scène de théâtre, une heure durant.

— Emmanuelle Bouchez

Contacts

La Part de l'Ombre
COMPAGNIE

Metteur en scène : Frédéric Cherboeuf

frederic.cherboeuf@gmail.com

06 85 83 41 74

Administratrice : Valérie Moy

valeriemoy7@gmail.com